

# Sherlock Holmes au Moyen-Âge

## *Le nom de la rose*

Luc Chaput

Numéro 31-32, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaput, L. (1987). Compte rendu de [Sherlock Holmes au Moyen-Âge / *Le nom de la rose*]. *24 images*, (31-32), 61–63.

# LE NOM DE LA ROSE

## Sherlock Holmes au Moyen-Âge

Luc Chaput

**E**n 1980, le grand sémiologue italien, Umberto Eco, publie *Le Nom de la Rose* où il tente de «fondre Dumas avec les Annales», donc d'écrire un roman historique très érudit. Il y réussit et son livre connaît un énorme succès tant auprès de la critique que du public. De son côté, Jean-Jacques Annaud s'était déjà fait un nom dans le film historique: *Noir et Blancs en Couleurs* (Guerre de 14-18 en Afrique) et *La Guerre du feu* (adaptation du

roman de Rosny Aîné sur les temps préhistoriques).

### UN PALIMPSESTE

Dans le générique, J.-J. Annaud écrit que son film est un palimpseste du *Nom de la Rose*. Le petit Robert définit ce terme comme suit: «Parchemin manuscrit dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un autre texte.» Ainsi donc l'adaptation cinématographique tente de retrou-

ver l'équivalent visuel du roman et d'en restituer le climat.

Umberto Eco, par une avalanche de détails architecturaux, philosophiques, psychologiques, scholastiques, etc., tente dans son roman de recréer la période du Moyen-Âge où tout commence à craquer, soit aux environs de 1330, c'est-à-dire au moment où le pape Jean XXII doit faire face sur le plan temporel à une contestation de son autorité par

Christian Slater et Jean Connerly







Louis de Bavière. Au moment aussi où le magistère doit faire face à des attaques répétées sur le plan doctrinal: ainsi Guillaume d'Ockham, qui prétend que la réalité est liée au sujet qui la nomme et aux mots qui l'expriment; ainsi les sectes qui se révoltent contre l'absence de la pauvreté dans l'Église.

Depuis longtemps, Jean-Jacques Annaud avait une passion pour cette époque; il a donc fait reconstruire, par des moulages, une abbaye à l'extérieur de Rome. Par ailleurs, il s'est entouré d'une équipe de spécialistes qui lui a permis d'évoquer avec exactitude cet univers. Ainsi la reconstitution a pu être menée à bien grâce à l'aide d'une équipe dirigée par le professeur Jacques Le Goff qui a surveillé ce travail jusque dans ses moindres détails: l'arrière-plan historique de l'action est donc splendidement recréé. D'autre part, le décorateur Dante Ferretti a aussi apporté son concours. Le labyrinthe de la bibliothèque semble s'inspirer des «Prisons» de Piranèse, car Ferriti pense qu'au cinéma les labyrinthes se visualisent plus facilement en

hauteur. Enfin, la photographie glauque de Tonino Delli Colli rend bien l'atmosphère des jours et des nuits d'hiver éclairés à la chandelle.

Au niveau de l'intrigue, Annaud et ses scénaristes, dont Gérard Brach, passent plutôt rapidement sur les discussions philosophiques mais tentent de les visualiser. Ainsi la relation entre l'Église et les pauvres n'est montrée que par le jet de débris au début du film et par l'action de Salvatore, comme garde-chiourme, qui se trompe d'ailleurs et traite un grand franciscain comme un vulgaire pauvre du coin. (Cette erreur de Salvatore est lumineuse puisqu'à l'époque, on trouvait à l'intérieur de l'ordre des Franciscains deux courants: les spirituels qui affirmaient que les moines doivent rester pauvres et les conventuels qui disaient qu'on peut garder la règle de Saint François d'Assise même si l'ordre devient riche. Une partie des spirituels franciscains se répara et fonda les fraticelles (Ubertino de Casale (W. Hickey) et Michele de Censana (L. Trieste) représentent dans le film cette tendance).)

L'Église catholique a encore à cette époque d'énormes pouvoirs temporels en Italie et ses représentants en ont donc tous les attributs. Les arrivées successives de Gernard Gui (F. M. Abraham), du représentant de la justice, puis du cardinal Pierre Bertrand (L. Bodard) avec sa garde prétoirienne et ses carrosses sont là pour en témoigner. Le cadre historique est ainsi mis en place pour le traitement du point central du livre: Holmes contre Fouquier-Tinville au Moyen-Âge.

#### RAISONS ET INQUISITION

William de Baskerville est venu dans cette abbaye bénédictine du nord de l'Italie pour entreprendre des recherches bibliographiques. Se produisant alors plusieurs morts suspectes; Baskerville s'emploie à retrouver le coupable.

Umberto Eco, par le choix de Baskerville, a bien typé son personnage, car il fait référence aux premières aventures de Sherlock Holmes (dans une de ses affaires les plus célèbres, maintes fois filmée d'ailleurs). De



Holmes, William a l'ironie, l'intelligence supérieure, la vanité, la peur de la femme et de l'amour charnel (même s'il en reconnaît l'importance). Sa relation avec le novice Adso de Melk ressemble à celle qui existait entre Holmes et Watson, la maïeutique en plus prononcé d'ailleurs. Le prénom de William n'est sûrement pas accidentel et fait référence à William (Guillaume) d'Ockham, père de la logique expérimentale (dans le prologue du roman, William de Baskerville parle de William d'Ockham comme d'un ami).

Baskerville diffère pourtant de Holmes sur un point fondamental: il ne résout pas les crimes aussi rapidement et laisse des âmes innocentes mourir. Ce qui l'amène à devoir affronter Bernard Gui, le grand inquisiteur de Toulouse, venu résoudre à sa manière tous ces crimes. (Bernard Gui est un personnage historique, né en 1261: il a écrit en 1323 un manuel intitulé *Practica inquisitionis haereticarum*. Dans le roman et le film, il a déjà affronté Baskerville et celui-ci a dû s'en repentir.)

Eco et Annaud illustrent donc deux tendances en ce qui a trait à la recherche du coupable dans la pensée occidentale: la première, représentée par Baskerville, est la recherche d'indices, de preuves, l'utilisation de la déduction, de la raison, pour échafauder un réseau de preuves, d'hypothèses permettant de trouver le responsable, que ce soit par le biais de la criminologie ou de la biologie. (Il est d'ailleurs remarquable que l'arrivée des romans policiers est concomitante à la montée de la pensée scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi Claude Bernard publie son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* en 1865 et Émile Gaboriau publie en 1866 *L'Affaire Lerouge*, prototype du roman policier par énigme. Pasteur ou Holmes cherchent des responsables que ce soit le virus de la rage ou un criminel.)

L'Inquisition est la seconde tendance représentée par Bernard Gui. Pour l'Inquisition, les crimes sont incompréhensibles. Ils ne peuvent être que l'œuvre d'un fautif insaisissable, dans ce cas-ci le diable et ses suppôts hérétiques ou sorciers. Éliminons ces suppôts, nous éliminerons donc les crimes, se disent ses partisans. L'Inquisition est donc l'élimination, au nom d'une idéologie

laïque ou religieuse, des personnes professant une autre idéologie. Elle permet également d'éliminer des personnes qui professent une idéologie tendancieuse en utilisant la culpabilité par association ou amalgame. (Ainsi, à la fin du Moyen-Âge, l'Inquisition recherche les personnes ne professant pas la foi chrétienne telle que promulguée par l'Église. Elle commence à être utilisée à des fins politiques par Philippe le Bel contre les Templiers.)

Baskerville, à cause de son passé et parce qu'il recherche une idée, ne réussit pas à sauver les trois accusés des griffes de Bernard Gui. Il continue après à chercher le coupable et le trouve finalement dans la personne d'un moine appelé Jorge de Burgos (F. Chaliapin Jr.). Il s'agit encore là d'un nom très chargé de sens: Espagnol, il vient d'un pays qui affronte à l'époque l'Islam et qui donnera de nombreux soldats à l'Église. (Jorge de Burgos se trouve donc face à la civilisation andalouse d'Averroès et des autres traducteurs arabes d'Aristote. — À Burgos se construit alors une grande cathédrale gothique.)

Que fait ce moine? Il enduit d'arsenic les coins de pages du tome des *Poétiques* d'Aristote. Annaud a déjà démontré la place de l'ironie chez Baskerville et on assiste alors à une discussion très sérieuse sur le rire entre les deux moines. Pour Baskerville, le rire est sain et on peut rire de tout. Pour Burgos, le rire est dangereux, car il sape l'autorité, il sème le doute. Cette bibliothèque labyrinthique contenant tant d'œuvres importantes de la pensée humaine est interdite d'accès sauf aux plus avisés (c'est là le principe de l'Index que l'Église mettra sur pied en 1559 après l'invention de l'imprimerie). Burgos plutôt que de laisser Baskerville fureter dans ses trésors, y met le feu. Annaud pratique alors un montage alterné entre le bûcher où brûlent les «sorciers» et l'incendie qui détruit la bibliothèque.

Le réalisateur de *La Guerre du feu*, après avoir si bien choisi ses collaborateurs, a eu la main très heureuse pour ses acteurs de premier et de second plan. Sean Connery, qui a réussi au cours des années à faire oublier son image de James Bond, apporte ici sa prestance et son orgueil dans le rôle de William de Baskerville. Christian Slater est bon

dans le rôle du novice. Michael Lonsdale, Elya Baskin, Lucien Bodard, Feodor Chaliapin Jr. brosent des portraits intéressants des divers membres de l'Église. F. Murray Abraham montre bien dans un court rôle la perfidie de Bernard Gui. (Chez Hieronymus Bosh, Peter Brueghel, le metteur en scène a trouvé l'inspiration pour les têtes des comédiens qui jouent le rôle des moines secondaires. Ainsi Ron Perlman, dans le rôle de Salvatore, réussit à ressembler à un Jacques Dufilho décrépît (Dufilho qu'Annaud utilisa dans *Noirs et Blancs...*.)

À la fin, la révolte des gueux libère la jeune fille et amène la mort de Bernard Gui (qui n'est décédé qu'en 1331). Annaud diverge ici du roman et montre là de quel côté il se place: contre l'Inquisition sous toutes ses formes. De cette manière, il trace un point final aux lignes de force qu'il a tirées du luxuriant roman d'Umberto Eco.

#### LE NOM DE LA ROSE (THE NAME OF THE ROSE)

France/Italie, 1986

Ré: Jean-Jacques Annaud

Scé: Andrew Birkin, Gérard Brach, Howard Franklin, Alain Godard

Ph: Tonino Delli Colli, A.I.C.

Mus: James Horner

Int: Sean Connery (William de Baskerville), F. Murray Abraham (Bernardo Gui), Christian Slater (Adso de Melk), Elya Baskin (Severinus), Feodor Chaliapin Jr. (Jorge de Burgos), William Hickey (Ubertino de Casale), Michael Lonsdale (L'Abbé), Ron Perlman (Salvatore), Volker Prechtel (Malachia), Helmut Qualtinger (Remigio de Varagine), Valentina Vargas (La fille).

128 minutes, couleurs

Dist: Astral.